

Les graphiques chez Hjelmslev

Sémir Badir

Louis Hjelmslev est certainement l'un des premiers linguistes à faire un usage très développé de graphiques dans le domaine de la linguistique. Je me propose d'étudier les raisons de leur utilisation par ce linguiste danois. La méthode d'investigation est simple : il s'agira de comparer les graphiques avec les propositions verbales qu'ils sont censés représenter, et de chercher quels types de différences apparaissent entre les graphiques et les propositions verbales, soit des différences structurelles, inhérentes aux spécificités sémiotiques de ces langages, soit des différences de statuts au sein du texte étudié — à savoir le *Résumé à une théorie du langage*¹ —, ou bien encore des différences inscrites dans la particularité des énoncés. La conclusion à laquelle je suis parvenu est qu'il y a bien une pensée graphique véritable, quoique laissée dans l'ombre, qui est mise en place dans l'œuvre de ce linguiste.

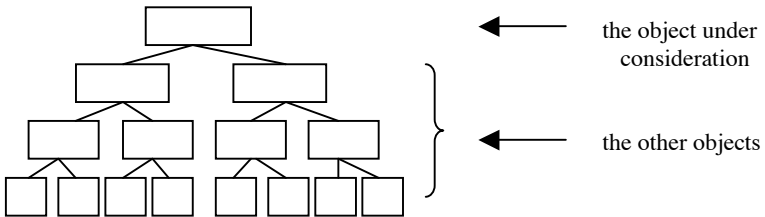
Ce qu'en pense l'auteur

L'auteur n'est pas toujours l'interprète le plus fiable de son œuvre. Dans le texte que je me propose d'étudier, il en est bien ainsi. Louis Hjelmslev semble concevoir les graphiques de son *Résumé d'une théorie du langage* comme des « représentations » de choses explicitées précédemment par des définitions verbales.

Df. 3. ANALYSIS is description of an object by the uniform dependence of other objects on it and on each other. — The phrase is (are) analysed into may be represented by the symbol : : . — opp Df IV FRAGMENTATION. — : : Df 19 PARTITION, Df 20 ARTICULATION.

¹ *Résumé to a Theory of Language. Travaux du cercle linguistique de Copenhague XVI*, Copenhagen, Nordisk Sprog-og Kulturforlag, 1975.

N 2. Df 3 in graphic representation:



(Résumé, 3 ; je souligne)

Le présent graphique apparaît dès la page 3 du *Résumé*. Un répertoire des abréviations indique clairement que « N » signifie une *note*. Le graphique répertorié sous « N 2 » est donc placé en marge, en supplément. Certainement Hjelmslev considère ici qu'il est possible de se passer du graphique, que ce dernier n'apporte rien d'essentiel à la théorie mise en place dans son livre, qu'il n'est qu'une aide, qu'il fait voir pour la facilité du lecteur, et peut-être en guise d'aide-mémoire.

On peut supputer qu'il en sera toujours ainsi dans un ouvrage où l'effort de rigueur est si manifeste — je vais le présenter dans un instant.

Pourtant, bientôt, on aperçoit des variations.

Ainsi, à la page 25, la N[ote] 22 ne donne pas seulement à lire la proposition verbale qui lui est juste antérieure (à savoir la R[ègle] 8), elle l'illustre *par l'exemple* :

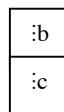
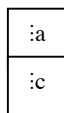
Rg 8. *Any contrary exclusion can be transformed into a contradictory participation, and any contradictory participation into a contrary exclusion.*

N 22. *For example:*

exclusion



participation



(Résumé, 24-25.)

Exemple que Hjelmslev ne prend pas la peine de présenter verbalement (il l'a fait dans la Rg 6, elle-même illustrée par un graphique dans la N 21).

Ici, donc, le graphique, n'est pas purement redondant par rapport au texte, il lui est assigné la fonction d'apporter un exemple, assignation qui a paru pouvoir se faire implicitement parce que l'explicitation de cette assignation a été faite de façon explicite sur un cas analogue antérieur.

On peut considérer qu'un lien intersémiotique entre propositions verbales et graphiques, autre que le lien de stricte représentation, a été établi et cela, non pas par une explicitation de ce lien, mais par un protocole implicite de régularité. En ce sens, on peut estimer que le graphique « fait gagner du temps », ou de la place, bien que lui-même prenne beaucoup de place (un dessin, c'est toujours une grosse dépense d'espace dans l'écrit).

Tout cela, on s'en doute, n'est que très banal, anodin. Je mène toutefois cette enquête avec une minutie que justifie la nature de l'ouvrage. Avant de m'en expliquer, avançons encore un cas différent.

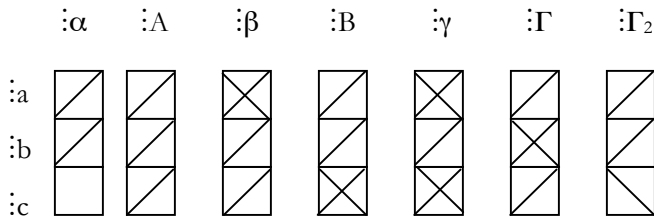
Rg 14. Viewed as extreme participations, the seven possibilities given in Rg 13 can be described as follows, with three fields, rather than two, taken as basis in accordance with the requirement of exhaustive description contained in Pr 1:

$\vdots\alpha$ = occupying the fields ac without insisting on any field;
 $\vdots A$ = occupying the fields abc without insisting on any field;
 $\vdots\beta$ = occupying the fields abc and insisting on a;
 $\vdots B$ = occupying the fields abc and insisting on b;
 $\vdots\gamma$ = occupying the fields abc and insisting on ab;
 $\vdots\Gamma$ = occupying the fields abc and insisting on c;
 $\vdots\Gamma_2$ = alternately = occupying the fields a and b, and in both cases also c, without insisting on any field.

In brief formulation:

$\vdots\alpha = \vdots ac$
 $\vdots A = \vdots abc$
 $\vdots\beta = \vdots a\underline{bc}$
 $\vdots B = \vdots a\underline{b}c$
 $\vdots\gamma = \vdots \underline{ab}c$
 $\vdots\Gamma = \vdots ab\underline{c}$
 $\vdots\Gamma_2 = \vdots \overset{a}{\underset{b}{c}}$

In graphic representation



(Résumé, 28-29)

À partir de la page 29, Hjelmslev renonce à mettre ses graphiques en note. Les graphiques sont ainsi intégrés aux Règles et aux Définitions, et bientôt ils permettent de décliner, non plus des exemples, mais la variété des cas auxquels s'appliquent la règle et la définition. Cette disposition accentue encore le dynamisme existant entre graphique et propositions verbales. Progressivement, ce qui se met en place est ainsi une pensée théorique qui se fait *avec* les graphiques, sans que ceux-ci soient assignés à une place marginale et accessoire. Une interprétation minimale, dont s'accommoderait un logicien classique, sera donc de dire que chez Hjelmslev la pensée théorique peu à peu s'est *exprimée* par le moyen des graphiques. Ceux-ci n'ont plus alors à représenter des objets déjà exprimés par des propositions verbales mais ils expriment directement ces objets.

Pour ma part je ne m'en tiendrai pas là. Je voudrais en effet montrer à présent que les graphiques, dans le *Résumé*, loin de pouvoir être circonscrit à une fonction de représentation ou d'expression (au sens où le logicien parle d'expression), *déterminent* la pensée théorique elle-même. Ils en orientent les objets et les façonnent selon leurs moyens.

En bref, l'interprétation maximale consisterait donc à parler d'une *pensée graphique* à l'œuvre chez Hjelmslev c'est-à-dire une pensée par laquelle l'expression graphique n'est pas accidentelle mais constitutive de cette pensée même.

L'écriture comme déduction

Auparavant, il est temps de présenter en quelques mots ce singulier ouvrage qu'est le *Résumé d'une théorie du langage*. Le *Résumé* est un ouvrage resté inédit du vivant de Hjelmslev. Une version datée de 1941 existe à l'état de tapuscrit à la Bibliothèque Royale de Copenhague. Elle compte plus de 250 pages. Une seconde version tapuscrite remanie la précédente. Sa rédaction est contemporaine de celle des *Prolégomènes à une théorie du langage*², en

² Paris, Minuit, 1971. Edition originale danoise : *Omkring sprogteoriens grundlæggelse*, Copenhague, Ejnar Munksgaard, 1943.

1942 et 1943. Mais Hjelmslev publie les *Prolégomènes*, pas le *Résumé*. L'édition de celui-ci est établie par Francis Whitfield (le traducteur des *Prolégomènes* en anglais), en traduction anglaise, et publiée en 1975 en guise de XVI^e volume des *Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague*. Pourquoi Hjelmslev n'a-t-il pas publié le *Résumé* ? Il ne faut pas pousser très loin l'extrapolation pour le comprendre. Le *Résumé* est inachevé, simplement au sens où la rédaction pourrait en être poursuivie, selon le plan théorique que Hjelmslev en avait établi dès les premières pages (plan beaucoup plus étendu que celui des *Prolégomènes*). Mais, inachevé, il l'est aussi parce que le texte rédigé était encore perfectible, comme en témoigne les ratures manuscrites et les additions, relativement peu nombreuses du reste. Or Hjelmslev, dans le *Résumé*, vise la perfection. Il attribue au texte et à la pensée théorique qu'il manifeste un caractère définitif. Le protocole rédactionnel de l'ouvrage en témoigne à l'envi, selon une exigence qui dépasse, par exemple, celle du *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein.

Les formats textuels du *Résumé* sont doublement contraints. *Primo*, par une typologie de ces formats — Définitions, Règles, Principes, Notes, Applications, Exemples : voilà les six formats possibles auxquels toute proposition énoncée dans le *Résumé* doit se conformer. *Secundo*, par un numéro d'ordre, au sein de chacun des formats répertoriés.

Le texte est entièrement rédigé selon ce protocole, gouverné par des règles d'écriture obligeant par exemple à renvoyer aux définitions et règles antérieures et interdisant de référer à des définitions et règles postérieures. En fonction de ce protocole d'écriture, la théorie présentée dans le *Résumé* prétend à être purement déductive. Elle n'est qu'une immense déduction de 261 pages, le nombre des éléments indéfinissables étant réduit au minimum³.

Je n'ignore pas que beaucoup de linguistes se sont montrés très sceptiques au sujet de cette entreprise. Chomsky, pour ne mentionner que lui, l'a jugée très durement (quoique très

³ Le *Résumé* n'en reconnaît que deux, *opération* et *procédure*, quoique tous deux, selon une logique qui m'échappe, trouvent tout de même à être défini, le terme d'*indéfinissable* étant par ailleurs lui-même défini.

négligemment). Le doute le plus valable jeté sur le *Résumé* est que ce ne soit pas à proprement une recherche linguistique. On ne peut que constater que le travail de Hjelmslev n'a à ce jour rencontré qu'une très maigre postérité parmi les linguistes. Mais, dans le même temps, il faut reconnaître aussi qu'il a été accueilli beaucoup plus favorablement par des sémioticiens ; quelques philosophes l'ont également lu avec aménité.

Quoi qu'il en soit, dans la perspective historique qui est ici la nôtre, je ne pense pas que le jugement sceptique de générations de linguistes depuis les années 60 puisse être rédhibitoire pour l'étude proposée. Le *Résumé* s'est bel et bien présenté comme l'œuvre d'un linguiste — d'un linguiste à la fibre théoricienne très développée, certes — ayant cherché à présenter une *théorie du langage*, quoi qu'il entende par là.

Poursuivons à présent la réflexion sur ses graphiques, en les présentant comme des formes historiques, parmi les premières du genre, qu'ont pu avoir les graphiques dans le domaine de la linguistique.

Une pensée graphique

Je limiterai, du reste, mes observations au premier schéma du *Résumé*, déjà mis sous les yeux du lecteur, en menant une étude comparative de ses traits graphiques avec les éléments verbaux de la définition, également citée, dont il est censé donner une représentation. Et soulignons-le d'emblée : ce graphique ne donne pas une représentation de l'analyse mais bien une représentation de la *définition* de l'analyse. Je ne sais si le distinguo mérite d'être théorisé, mais je suppose que cela suffit à garantir la légitimité de la comparaison que je m'apprête à faire.

On notera pour commencer que le graphique est décrit dans le texte même du *Résumé* par ce qui se trouve à sa droite, à savoir des syntagmes nominaux, deux flèches et une grande parenthèse. Ce descriptif comporte donc des éléments verbaux et des éléments proprement graphiques. Là où la définition ne donnait à lire qu'« un » objets et « d' » autres objets (« Df. 3. ANALYSIS is description of an object by the uniform dependence of other

objects »), les syntagmes nominaux déterminent ces objets par l'article défini (« the object under consideration » ; « the other objects »). De ce fait, ils accomplissent doublement un rôle indexical : d'une part, en désignant dans le graphique des parties correspondant aux termes de la définition ; d'autre part, en assignant les termes de la définition dans un espace graphique. La parenthèse, quant à elle, permet un regroupement correspondant, dans la définition, à un syntagme avec la marque du pluriel. Sans cette parenthèse, le graphique permettrait sans doute de voir une hiérarchie de cases, avec distinction de quatre niveaux, mais non de voir le regroupement des trois niveaux inférieurs. On constate donc que la représentation ne se fait pas toute seule. Le graphique est aidé par une série d'index qui facilite la lecture et la correspondance ; ces index ne font pourtant pas partie de la représentation de la définition de l'analyse quoiqu'il apportent une détermination absente de cette définition. Il y a là, semble-t-il, un déficit du langage graphique en comparaison avec le langage verbal : *un* objet y est toujours *cet* objet-là, placé devant les yeux du lecteur. Autrement dit, ce qui se décèle ici est ce qu'on pourrait appeler une modalité *épisémiotique* — c'est-à-dire une modalité par laquelle une expression ne peut pas faire autrement que de se montrer en tant qu'expression, avec toutes les déterminations afférentes à ce statut, pour signifier ce qu'il convient qu'elle signifie⁴. Quand la définition verbale peut faire entendre un objet, sans avoir à définir de quel objet il s'agit, le graphique ne peut représenter un objet sans présenter cet objet-là que l'expression, toujours particulière, placée en un temps et un lieu particuliers, le temps et le lieu de son énonciation. Non que le graphique signifierait nécessairement sa fonction de représentation (ce qui ressortirait du métasémiotique) mais qu'il manifeste néanmoins sa propre nature sémiotique. Autrement dit, le langage graphique n'est pas, ne peut pas être, transparent, si tant est qu'une forme de langage puisse être qualifiée de telle.

⁴ Dans ce terme d'*épisémiotique*, les culioliens reconnaîtront un écho au concept d'*épilinguistique*. Je m'en explique dans une étude à paraître.

Une deuxième observation. Le graphique proprement dit (c'est-à-dire la partie gauche, ainsi que nous venons d'en convenir) est fait de cases et de segments linéaires. On pourrait ergoter sur les variations de longueurs parmi les cases et les segments, mais je crois qu'on peut difficilement contester que deux classes d'éléments graphiques sont ainsi constituées. Chacune de ces classes correspond à un concept théorique : la case, au concept d'*objet* ; le segment de ligne, au concept de *dépendance*. Cependant, ici encore, la distinction entre article défini et article indéfini risque de nous jouer des tours. En effet, en ce qui concerne les objets, il semble hautement plausible qu'à chaque case corresponde un objet et *vice versa*, d'après les indications fournies par les syntagmes nominaux servis en index. Mais, pour ce qui est de la dépendance, la correspondance à faire se corse. D'une part, la définition ne parle que de *la* dépendance (« Df. 3. ANALYSIS is description of an object by the uniform dependence of other objects ») ; il faudrait ainsi admettre que c'est l'ensemble des segments de ligne — leur classe en extension — qui représente la dépendance. Mais, d'autre part, il semble plus naturel, en raison des moyens d'expression propres au graphique, de considérer que cette dépendance peut être décomposée et pluralisée. Or les traducteurs de la version française du *Résumé* ont opté pour la marque du pluriel, y compris dans la définition verbale : « Déf 3 : L'ANALYSE consiste en la description d'un objet sur la seule base des relations de dépendances homogènes [...] », écrivent-ils, suivant le parti (qu'ils admettent, en note, être discutable) de suivre en cela le traducteur des *Prolégomènes*, ouvrage avec lequel le *Résumé* entretient un très grand nombre de propositions théoriques communes⁵. L'adéquation à la représentation semble facilitée d'autant : au pluriel des dépendances correspond la pluralité des segments, dont il suffit alors d'interroger le caractère homogène. Hélas, bientôt une telle traduction devient source de problèmes théoriques. Ainsi, dans la Définition 6, à savoir la définition d'une fonction, on parle d'*une* dépendance (les conditions en

⁵ En fait, un grand nombre des définitions du *Résumé* apparaissent également dans les *Prolégomènes* mais intégrées dans un texte continu.

question concernant l'uniformité, ou homogénéité, de cette dépendance) :

Df. 6. A FUNCTION (symbol : φ) is a dependence that fulfils the condition for an Analysis. (*Résumé*, 4.)

De ce que, d'une part, l'analyse, d'après la traduction française, serait composée d'un ensemble de dépendances et étant donné, d'autre part, qu'une fonction est une dépendance, il ne faudrait pas conclure qu'une analyse puisse contenir plusieurs fonctions. Il n'y a que deux types de fonction envisagée par Hjelmslev : la fonction syntagmatique et la fonction paradigmaticque, et une analyse ne peut être que l'une ou l'autre, jamais les deux à la fois. Cette précision suffit à expliquer, dans la Définition 6, la présence de l'article indéfini qui affecte le terme de dépendance : une fonction est une dépendance, parce qu'il y a deux types de fonctions et par conséquent deux dépendances distinguables à travers cette typologie des fonctions. Mais, si une fonction est une dépendance sélectionnée entre deux types possibles de dépendances, il en est de même d'une analyse. Une analyse n'est donc pas faite d'un ensemble de dépendances au sens où elle serait faite d'un ensemble de fonctions. Une analyse est conduite tout le long par une seule fonction, c'est-à-dire par une dépendance uniforme.

Convenons malgré tout que la traduction française publiée, quoique fautive, pointe une difficulté théorique : s'il est exclu qu'une analyse puisse contenir plusieurs types de dépendances ou plusieurs types de fonctions, en revanche il est envisageable qu'une dépendance uniforme, du fait même de la qualité d'uniformité qui lui est attribuée, soit bien, de quelque manière, décomposable, ainsi que le montre le graphique. Ici, donc, le graphique a été, sinon source, du moins *indice* d'erreur pour une traduction, et indice d'une difficulté théorique pour la détermination des concepts, à savoir, pour chacun d'eux, une difficulté se rapportant au rapport qu'entretient le pluriel face au singulier, ou au rapport qu'entretient le singulier indéfini face au singulier défini (cela revient au même).

Une troisième observation concerne le caractère binaire qu'offre le graphique. Cette binarité est-elle nécessaire ? Force est de constater que là encore le graphique ajoute une détermination qui n'est pas mentionnée dans la définition. Ce point de comparaison entre graphique et définition est d'une autre sorte que le précédent. En ce qui concerne la dépendance, le texte du *Résumé* porte à équivoque ; en ce qui concerne la division de l'analyse, il se tient seulement en retrait. Dans le point précédent, l'exégèse pouvait se rapporter au caractère déductif de la théorie pour mettre à plat la difficulté du concept de dépendance, même si c'est le graphique qui en faisait ressortir la nécessité. Dans le cas présent, l'exégèse peut directement porter sur la présentation graphique. Et nous pourrions ainsi réaliser des tests à portée théorique, simplement en faisant varier le schéma. Nous pourrions par exemple y apporter des divisions ternaires, ou des divisions non équitablement réparties, ou des divisions par le haut, et nous demander à chaque fois si le caractère uniforme est maintenu ou au contraire battu en brèche à travers ces transformations graphiques.

Une quatrième et dernière observation. En fonction du caractère déductif de la théorie du langage, ce graphique ne vaut pas seulement pour l'analyse. Il est apte également à représenter, même de façon imprécise, tout concept d'objet qui se déduit du concept d'analyse. Ainsi, voulez-vous vous représenter une fonction ? Vous pouvez vous rapporter au graphique de l'analyse, puisqu'une fonction est une dépendance qui remplit les conditions d'une analyse. Cherchez-vous à voir une syntagmatique ? Reportez-vous encore au graphique de l'analyse, puisqu'une syntagmatique est une fonction. Etc. Vous pouvez même concevoir ces concepts tous ensemble, car, en fin de compte, chaque élément contenu dans ce graphique va pouvoir être défini par une spécialisation. Vous distinguerez ainsi deux zones coupées par un axe vertical symétrique : la zone à gauche de cet axe représentera, si cela vous convient (cela n'est affaire que de convention, en effet), le *plan d'expression*, la partie droite le *plan du contenu*. Dans la hiérarchie des niveaux, vous pourrez nommer des objets différents : *composantes*, les objets du

deuxième niveau ; *dérivés*, les objets des niveaux inférieurs ; *figures*, les objets du dernier niveau. Dans les observations précédentes, nous avons à signaler des caractéristiques de particularisation du graphique sur lesquelles les définitions ne permettaient pas de se prononcer, ou du moins pas sans ambiguïté. Ici, au contraire, nous pouvons pointer le caractère généraliste du graphique par rapport aux définitions verbales. Le graphique censé représenter la définition de l'analyse s'applique à un grand nombre d'autres concepts théoriques, non sans doute avec le même degré d'adéquation, mais tout de même avec la même pertinence. Cela dit naturellement quelque chose sur les concepts eux-mêmes qui n'est pas dit avec la même évidence par leurs définitions prises une à une. Ici donc le graphique à un pouvoir synthétique, là où les autres points de comparaison permettait d'apprécier son pouvoir analytique.

Que conclure de ces observations ? Je retiendrai deux traits.

Primo, au rôle marginal et accessoire dévolu aux graphiques dans le *Résumé* vient se substituer une fonction beaucoup plus participative au geste d'élaboration théorique.

Secundo, la portée théorique des graphiques ne va pas sans soulever des discordances avec les propositions verbales, en l'occurrence avec des définitions. Les graphiques permettent de repérer des difficultés théoriques et sont le moyen de les questionner.

En somme, il y a bien un langage graphique à l'œuvre dans le *Résumé*, apte à penser un objet et à exprimer cette pensée. Cet objet, quel est-il ? Pour Hjelmslev, l'objet des graphiques sont les définitions des concepts. Mais il est clair que, par tous les interstices que produit l'utilisation de ce langage, ce sont les concepts mêmes de la théorie du langage qui sont les objets des graphiques. Ces concepts, certains linguistes ont émis le regret qu'ils se tiennent fort éloignés du matériau premier sur lequel ils travaillent : mots, propositions, phrases, textes. C'est que ces concepts se situent à un degré de généralité et d'abstraction très élevé. Mais cela ne suffit peut-être pas à expliquer ce sentiment d'éloignement. Je crois qu'il faut comprendre aussi à travers eux que le matériau linguistique n'est pas un donné, qu'il est construit

Les graphiques chez Hjelmslev
Sémir Badir

(ou déconstruit, parfois) dans le langage de la théorie. Les graphiques imposent à cet égard un éloignement qui me paraît une exigence épistémologique.